



HAL
open science

Avant-propos

Silvia d'Intino

► **To cite this version:**

Silvia d'Intino. Avant-propos. Silvia D'Intino; Sheldon Pollock. L'espace du sens. Approches de la philologie indienne / The Space of Meaning. Approaches to Indian Philology, De Boccard, pp.V-X, 2019, Publications de l'Institut de civilisation indienne. hal-04684880

HAL Id: hal-04684880

<https://hal.science/hal-04684880v1>

Submitted on 3 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Silvia D'INTINO

Avant-propos

In : *L'espace du sens. Approches de la philologie indienne / The Space of Meaning. Approaches to Indian Philology*. Sous la direction de / edited by Silvia D'INTINO & Sheldon POLLOCK; avec la collaboration de / with the collaboration of Michaël MEYER. Paris : Collège de France, 2018. Publications de l'Institut de civilisation indienne, Fasc. 84. P. v-x.

© Collège de France, Institut d'études indiennes

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage prolonge les travaux du colloque « Enjeux de la philologie indienne : éditions, traditions, traductions/transferts / *Issues in Indian Philology : Editions, Traditions, Translations/Transfers* » (Paris, Collège de France, 5-7 décembre 2016)¹. Les organisateurs, Lyne Bansat-Boudon, Jean-Noël Robert et moi-même, avaient alors souhaité faire état d'un écart — la « différence indienne », dans les termes de Sheldon Pollock — et d'une nécessaire mise en question de la pratique philologique appliquée à une culture et à des traditions littéraires très ramifiées dans l'espace (jusqu'au Moyen- et à l'Extrême-Orient) et dans le temps (de l'époque védique à l'Inde moderne et contemporaine).

Si les études aréales peuvent être regardées comme une « évolution de la philologie classique » — ainsi Pierre Judet de la Combe lors du colloque² —, cette *mise en contexte* est une étape essentielle du travail du philo-

1. Au fil des années, nos conversations avec Lyne Bansat-Boudon sur des sujets de philologie sanskrite et sur la place de la philologie dans les études indiennes ont été décisives pour nous lancer dans l'organisation du colloque. Je lui redis ma profonde gratitude également pour son aide attentionnée pendant la réalisation du présent volume. Jean-Noël Robert a bien voulu s'associer à l'organisation du colloque; l'intitulé « prophétique » de sa chaire au Collège de France « Philologie de la civilisation japonaise » fut notre bonne étoile. Invités en tant que discutants, Jan Houben (EPHE) et Francis Zimmermann (EHES) avaient ajouté leurs lumières aux contributions dans les domaines des études védiques et āyurvédiques. Merci encore à Sibylle Koch (doctorante, Université d'Oxford) et Yola Gloaguen (post-doctorante, CRCAO) pour leur soutien discret, essentiel au bon déroulement de ces journées.

Une trace vidéo (en partie) et sonore du colloque est accessible sur le site du Collège de France : https://www.college-de-france.fr/site/en-jean-noel-robert/symposium-2016-2017__2.htm.

Les directeurs du volume comme les auteurs ont tous apprécié le travail éditorial remarquable, indispensable à la réalisation de cet ouvrage, assuré par Michaël Meyer (doctorant, Paris 7 - EPHE). Qu'il trouve ici l'expression de notre vive reconnaissance.

2. La notion d'« études aréales » (apparue en France seulement dans les années 1980) est « une reprise (involontaire) du programme révolutionnaire de la philologie classique

logue contemporain, afin de rendre compte, dans l'analyse des textes, de filiations et d'« histoires » singulières et plus généralement d'une histoire culturelle complexe, avec ses interrogations et ses énigmes.

Avant tout, le rite. C'est peut-être dans les textes « forestiers » du Veda que l'on trouve, à côté d'une spéculation philosophique, voire ésotérique, sur le rite, une attention prononcée pour les « variantes » d'une cérémonie et ses pratiques (Ch. Malamoud). Des échos lointains de cette « philologie du rite » se retrouvent jusque dans le théâtre de l'Inde du Sud, avec sa gestuelle et son langage multisensoriel, questionnant les limites du texte (D. Shulman). De même (au même moment ?), la grammaire peut être regardée comme le lieu de naissance de la philologie indienne, s'agissant déjà chez Pāṇini d'une pratique herméneutique, accompagnée de la conscience d'une double langue (plus que d'un double registre linguistique), védique et sanskrite, mais aussi de différents « contextes » et « degrés de textualisation » (M.-P. Candotti). Orientée vers l'affirmation d'une norme idéale (la révérence à l'égard des trois *muni* joue ici un rôle décisif), la tradition grammaticale sanskrite connaît, avec Bhartṛhari, un véritable « tournant “philosophique” » (E. Gerow) ; les grammairiens qui viendront après lui auront à composer avec des nouvelles conceptions linguistiques, dont il faut tenter de recomposer l'« histoire » (M. Deshpande) ; l'exploration des liens entre rite et grammaire en sanskrit, jadis magnifiquement étudiés par Louis Renou, est prolongée par Gerow, qui montre à quel point ils marquent la « syntaxe de l'esprit » indien.

en Allemagne autour de 1800 quand, rompant avec la stricte étude de la lettre des textes et avec l'idée d'établir la “bonne lettre”, la philologie s'est donné comme tâche d'interroger l'existence même de cette lettre comme élément d'un contexte plus général, à savoir la culture d'une civilisation. Cela a commencé avec Friedrich August Wolf, puis s'est développé avec August Boeckh, qui prenait “philologie” comme équivalent de science historique, à savoir comme science du *logos* qui se déployait dans l'ensemble des productions d'une société (littérature, religion, mais aussi économie, vie familiale, institutions politiques, militaires, et, évidemment, langue)... » (Correspondance personnelle). Voir aussi P. Judet de la Combe, « Classical Philology and the Making of Modernity in Germany », dans G. Klanicksay, M. Werner, O. Gecser (dir.), *Multiple Antiquities - Multiple Modernities. Ancient Histories in Nineteenth Century European Cultures*. Francfort - New York : Campus, 2011 (p. 65-88).

Il m'est agréable de rendre hommage aux autres collègues aussi, philologues classiques et contemporains, qui avaient apporté au colloque des précieux contrepoints : Christian Jacob (CNRS-EHESS), Philippe Hoffmann (EPHE), Claudio Galderisi (Université de Poitiers). Un remerciement particulier va encore à Frédérique Ildefonse (CNRS), avec qui je partage un dialogue comparatiste de longue haleine entre philologie et philosophie.

Comment aborder la question de l'auteur et son rôle dans des traditions essentiellement orales, du moins en leurs débuts ? On peut se référer aux notions d'orature (vs écriture) et d'oraliture (vs littérature), forgées pour désigner les textes dont le support est, synchroniquement, le moment même de l'énonciation, ou, diachroniquement, la chaîne d'énonciation. Dès lors, quel est le statut de la variante, et quel sens donner à la quête de l'original dans une culture où les sphères de l'oral et de l'écrit ne cessent de se recouvrir, et où la transmission des textes inclut traditionnellement le passage par l'oral ? Comment envisager une *philologie de l'oral* sans passer par une « philologie comme *performance* » (C. Le Blanc) ? Et encore : dans le domaine de l'épopée indienne, y a-t-il une « question Vyāsa », comme il y a une question homérique ? En tout cas, l'exploration des deux Épopées transcende les limites d'une philologie appliquée pour produire des nouvelles grilles de lecture (J. Brockington).

D'autres interrogations surgissent lorsqu'on considère les corpus proprement philosophiques. L'étude des manuscrits sanskrits permet de suivre les vicissitudes des écoles de pensée qui fleurissent au Cachemire entre la fin du I^{er} et les débuts du II^e millénaire : la pratique de la citation qui toujours accompagne le raisonnement, et plus généralement la notation sur les marges — véritable espace mémoriel d'une tradition — est parfaitement intégrée au débat des idées (I. Ratié). Le philosophe est avant tout exégète, et à plus d'un titre « éditeur » ; il s'emploie à justifier les choix sémantiques et rhétoriques de l'auteur commenté — il le montre élisant une leçon parmi les variantes possibles — et va jusqu'à lui prêter subrepticement sa voix ; dans son approche passionnée, presque mimétique, il laisse apparaître la « fabrique » du texte, les étapes de sa composition et sa relation avec une tradition entière (L. Bansat-Boudon) ; même lorsqu'il commente un texte « épique » (la *Gītā* !), il est le garant de la cohérence d'un système philosophique ; au cœur de son effort d'« harmonie », il inscrit sa voix singulière : le choix du texte source (*mūla*) — une recension donnée — est alors crucial (J. Törzsök). L'exploration de la littérature bouddhique montre en revanche comment les auteurs associent volontiers leurs compétences « philologiques » — l'exploration des « erreurs » et « nouveautés » dans le discours des philosophes antérieurs — à la nature polémique de leurs propres arguments (E. Franco) ; l'examen des contradictions et une dialectique vigoureuse marquent profondément la « scolastique » bouddhique, qui n'est pas sans rappeler les premiers moments de l'histoire du bouddhisme (V. Eltschinger). S'agissant de la

réception du Veda, la grande ligne de partage entre « Anciens » et « Modernes » est tracée par Sāyaṇa, mais l'exégèse védique, toujours redevable des différentes Écoles (*śākhā*), connaît des formes et des approches « expérimentales » bien avant lui, et tout au long de son histoire (S. D'Intino, C. Galewicz).

À travers l'étude de cas particuliers, sont abordés des textes très différents. Il s'agit de se confronter également aux modalités du passage d'une langue à une autre ou d'un savoir à un autre. Un des enjeux de la philologie indienne est, en effet, la prise en compte de la pluralité des langues : pluralité des langues indiennes des sources, pluralité des langues de transfert, de traduction ou de conservation (sanskrit/pāli ; sanskrit/tibétain ; sanskrit/persan ; sanskrit/chinois/japonais...), avec pour corrélat les différentes formes de réécriture. Il suffit de penser à la formation du canon bouddhique, pour que l'on soit d'emblée confronté à cette pluralité linguistique (qui signifie aussitôt une pluralité de « témoins ») indissociable désormais de la parole du Bodhisattva. Le travail des traducteurs en chinois des sources bouddhiques aura un impact non seulement sur les développements du bouddhisme, mais encore, en retour, sur la langue chinoise elle-même (J.-N. Robert). Et dans la théorie (et pratique) de la traduction en tibétain de la littérature sanskrite, par les traits admirables de sa fidélité à l'original (calque, imitation syntactique, mais aussi clarté et « fluidité ») s'exprime un engagement profond avec la culture indienne et sa préservation (M. Kapstein). Différent est le cas dans le monde indo-persan, surtout lorsqu'il s'agit de traduction dans des domaines scientifiques ou techniques, où la fidélité linguistique cède volontiers aux transferts, dans une relation souvent ambiguë avec les textes-sources, produisant des effets de réduction, parfois de dissimulation jusqu'à l'« obscurcissement » volontaire (C. Ernst), ou bien d'« expansion » sémantique (F. Speziale).

On peut se demander à quel moment remonte la pratique d'une critique textuelle en Inde. Des termes relevant d'un travail d'édition (avec accent sur l'*emendatio* : *śuddha*, *śodhana*, etc.), se retrouvent dans les sources indiennes pré-modernes, avant que le modèle européen ne soit adopté, avec l'avènement de l'impression (J. Hanneder). Les méthodes de la philologie varient : à côté du travail d'édition critique, l'effort de reconstitution d'un original souvent perdu, qui va généralement de pair avec celle du style d'un auteur engageant sa responsabilité, la mise au jour d'une strati-graphie textuelle, sur le modèle du palimpseste, ou encore l'approche

génétique, associant les points de vue intra- et intertextuel, permet une lecture fine de documents « inédits » (archives, carnets, notes...) désormais acquis à l'univers de la philologie contemporaine et où le texte devient un espace de partage — entre énonciation et réception, entre passé et présent — vers lequel convergent toutes ses significations, ou bien le lieu d'une fuite permanente, vertigineuse, comme dans les *Cahiers* de Valéry (B. Zaccarello). Quoi qu'il en soit de la méthode, le nombre parfois impressionnant et la dissémination des manuscrits indiens, pour une partie de la littérature, ou au contraire leur nombre trop réduit, rend la tâche difficile — difficultés contrebalancées aujourd'hui par les bases de données et la mise à disposition de sources et d'instruments d'analyse de plus en plus affinés.

Plus que des Actes du colloque, ce volume, qui en garde toutefois la distribution initiale en sections thématiques, propose une mise en perspective d'un domaine d'enquête encore *in fieri*, à la croisée de compétences et disciplines multiples, dans une approche ouverte, afin de susciter des questions nouvelles, que la philologie ne peut ignorer lorsqu'elle est confrontée à des objets et des traditions aussi variés.

Le colloque rendait hommage à Louis Renou (1897-1966), qui par son œuvre a contribué à un profond renouveau de l'étude des textes védiques et plus généralement de la littérature indienne. Pour lui, le mystère des hymnes tenait à ce point, à cet espace où la forme et le fond se touchent et où « la forme est normative, à l'égal du fond »³. C'est l'espace aussi, pour chaque tradition textuelle, vers lequel les efforts du philologue convergent. Pour le philologue, le texte est un « terrain » qu'il entreprend d'explorer dans le menu détail et dont il retrace à la fois une généalogie et l'avènement du sens. Il s'agit d'explorer les traditions à l'intérieur desquelles le texte fait sens, ou contre lesquelles il s'inscrit, de relever aussi tout ce qui se rapporte à son sens — ses origines, ses développements, ses formes, ses nuances, ses particularités. Si le sens d'un texte n'est jamais singulier, et qu'il faut l'envisager comme « la somme des significations

3. « Dans les hymnes védiques — comme, par d'autres moyens, en grammaire et dans diverses disciplines de l'Inde ancienne — les procédés par lesquels les choses extérieures sont dépeintes ou codifiées portent en eux-mêmes leur enseignement, au même degré que ces descriptions ou ces codifications mêmes; la forme est normative, à l'égal du fond ». L. Renou, « Les pouvoirs de la parole dans les hymnes védiques », *Studia Indologica Internationalia* 1(1954) : 1-12 (p. 12). [Repris dans L. Renou, *L'Inde fondamentale. Études d'indianisme réunies et présentées par Charles Malamoud*. Paris, la Découverte, p. 57].

qu'il reçoit au cours de son histoire » (S. Pollock), c'est seulement dans un contexte culturel donné qu'il prend forme. Autant que du temps, le sens d'un texte est une fonction de l'espace, de l'univers et du réseau à l'intérieur duquel il est perpétué, transformé, reconfiguré. Nous avons essayé de mettre l'accent sur cet ancrage dans un espace culturel donné, et sur les pratiques de la philologie comme autant d'approches possibles de cet *espace du sens*.

Silvia D'Intino